

Les stéréotypes, une histoire courte et longue

ENTRETIEN AVEC NELLY CHABROL GAGNE

Enseignante-chercheuse à l'Université Clermont Auvergne, Nelly Chabrol Gagne étudie la question des représentations en littérature de jeunesse depuis plus de vingt ans. En chemin, guidée par des lectures multiples, elle a pris la constante habitude de recalculer la trajectoire de ses recherches. De Beauvoir à l'intersectionnalité, de Fifi à la langue inclusive, elle chausse des lunettes perçantes pour scruter une littérature de jeunesse qu'elle voit comme une des pierres de notre contrat social. Sa voix était indispensable à ce dossier.



↑
Christian Bruel, ill. Anne Bozellec : *Histoire de Julie qui avait une ombre de garçon*, Le Sourire qui mord, 1976. Réédité en 1978 puis en 2009 aux éditions Être, et en 2014 chez Thierry Magnier.

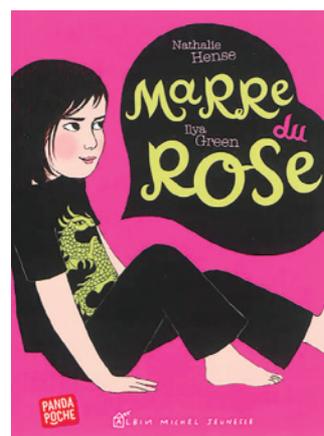
Dans votre travail sur la littérature pour la jeunesse, comment le mot « stéréotype » a-t-il pris sa place et son sens ?

Au préalable, plus que les stéréotypes ce sont les représentations qui tiennent la place centrale dans mon travail d'enseignante-chercheuse. Je voulais comprendre, à travers l'analyse que je pouvais en faire, comment créateurs et créatrices figurent leurs personnages et ce que ces représentations disent aux enfants. Nous sommes dans le pays de Rousseau et de son contrat social. Ce contrat social peut s'avérer contraignant et la socialisation procède par injonctions. Le système dominant de valeurs et de normes m'intéresse parce que nous l'apprenons dès l'enfance, nous l'incorporons. Ce n'est que dans un second temps que le mot « stéréotype » a pris place dans mes travaux.

En 2013, mon université a signé la charte pour l'égalité entre les femmes et les hommes de l'enseignement supérieur, acte fort l'engageant à promouvoir la parité à tous les échelons de l'institution. À cette occasion, Delphine Martinot, professeure en psychologie sociale et moi-même avons proposé deux conférences sur les stéréotypes de genre au service de l'(in)égalité des sexes à l'école. Ma collègue a alors défini le stéréotype comme « une croyance partagée par l'ensemble des individus et qui concerne les membres d'un même groupe social ». Les stéréotypes de genre ne touchent que deux groupes : les femmes et les hommes et l'on distingue trois processus dans leur acquisition : la connaissance, l'adhésion, l'intériorisation. D'abord on connaît le stéréotype, on sait qu'il existe (exemple : je sais que le stéréotype : « les filles aiment le rose » existe). Ensuite on peut adhérer à ce stéréotype parce qu'on le croit vrai (« personnellement, je crois que les filles aiment le rose »). Enfin, on intériorise pour se conformer à cette croyance (« les filles aiment le rose : c'est vrai pour moi »). C'est quand l'individu adhère au stéréotype que les problèmes surviennent et ils s'intensifient quand il l'intériorise pour s'y conformer. Au fond, c'était bien cela dont il était question dans mon travail sur les représentations, même si la question des représentations est plus vaste que celle des stéréotypes.



↑
Perceval Barrier et Matthieu Sylvander : *La Chambre de la fille*, L'École des loisirs, 2015.



↑
Nathalie Hense, ill. Ilya Green : *Marre du rose*, Albin Michel Jeunesse, 2014.

En 2004, j'avais intégré une équipe de chercheuses réunies pour trois ans par l'Agence universitaire de la Francophonie. Notre sujet portait sur l'exploration du monde et la quête de soi de la fillette dans les récits de jeunesse. À cette occasion, j'ai étudié quelques corpus qui rassemblaient principalement des livres de première lecture (Mouche, Petite Poche, Romans de Rue du Monde...).

J'ai aussi fait, à la même époque, une conférence pour le CNLJ sur la fillette dans l'album de jeunesse. À la fin de cette conférence, quelqu'un m'a dit qu'il fallait écrire sur ce sujet et que j'avais une « obligation morale, en tant que chercheuse, de pousser le travail plus loin ». C'est ce gant-là que j'ai relevé et l'ouverture sur la question de l'image ne m'a plus jamais quittée.

GÉNÉALOGIE D'UN SAVOIR MULTIPLE

La notion de stéréotype définit un champ d'études. Depuis quand existe-t-il et par quels savoirs est-il approché?

En Grande-Bretagne (années 1960) et aux États-Unis (années 1970) apparaissent les *Cultural studies* qui rassemblent les recherches sur les formes et les pratiques culturelles et leur rapport avec la société et le changement social. Ce vaste champ d'études pluridisciplinaire a nourri les réflexions autour du racisme et du sexisme, qui sont les deux entrées majeures dans la question du stéréotype. Ce champ d'études a permis d'ouvrir une brèche dans le modèle positiviste (neutre et fondé sur la seule rationalité scientifique) : de nouveaux savoirs, comme les *women's studies* ou *gender studies*, sont apparus que nous explorons maintenant depuis une trentaine d'années en France. Ce sont aussi de nouveaux acteur·trice·s qui se sont emparé·e·s de ces sujets par ce que l'on appelle les savoirs situés : une femme qui étudie la condition de la femme, une femme noire qui étudie la condition de la femme noire. Cette notion est très importante : il ne faut pas obligatoirement être femme pour étudier la condition des femmes, mais l'être s'avère porteur d'une autre vérité et d'un autre savoir.

En France, ce sont 1968 et les années 1970 qui installent une dimension militante et politique dans la recherche universitaire. Et la locomotive de tout cet élan, c'est bel et bien le féminisme. Les sociologues seront au premier plan de cette nouvelle façon de travailler. Songeons au programme européen « Attention album ! » (1995) ; toutes les chercheuses de ce programme étaient des femmes : sociologues, mais aussi démographes, voire auteures (Adela Turin, qui publiait aux Éditions des femmes).

Chaque pays étudie donc ses propres stéréotypes mais on a l'impression que les échanges internationaux sont déterminants pour faire avancer ces recherches.

Les échanges nous ont permis de voir que nous, sixième puissance mondiale, étions en retard par rapport aux « petits » pays du Nord et par rapport à l'Allemagne, sans parler des États-Unis. La

France a une drôle de position sur ces questions. L'étiquette de féministe n'est pas facile à porter chez nous et la reconnaissance du savoir situé tarde... Par exemple, qui est mieux placé pour parler du corps trans qu'une personne qui vit dans son corps une transition (par exemple le philosophe Paul B. Prédiado) ou pour écrire le corps violé qu'une femme qui a connu cette violence-là (par exemple Virginie Despentes), etc. ? Intellectuellement parlant, notre Hexagone est très sûr de lui et c'est beaucoup par des traductions (américaines, allemandes ou scandinaves) que des brèches se sont ouvertes.

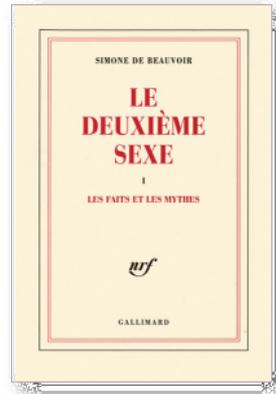
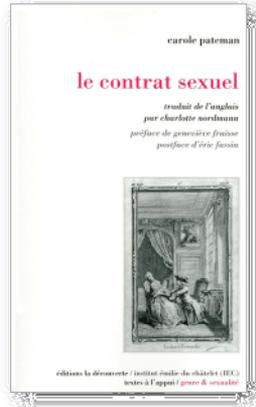
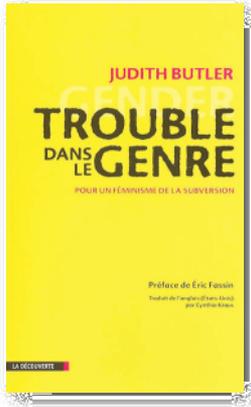
Vous avez parlé de la sociologie – et on se souvient que Pierre Bourdieu (1930-2002) publie *La Domination masculine* en 1990. Est-elle la seule science sur laquelle s'appuie ce domaine de recherche ?

Non, bien sûr. Une anthropologue comme Françoise Héritier (1933-2017) et ses travaux sur l'universelle valence différentielle des sexes est essentielle. Comme l'est l'historienne Michelle Perrot et sa monumentale *Histoire des femmes en Occident* (codirigée avec Georges Duby, Plon, 1991-1992).

Les années 2000 constituent un tournant qui viendra cette fois des neurosciences. Grâce aux progrès de l'imagerie médicale, on étudie le cerveau vivant comme jamais auparavant, un cerveau plastique, en lien étroit avec l'environnement qui l'entoure et le contrat social qui le façonne. Je cite ici les travaux de Catherine Vidal qui a dénoncé le neurosexisme et les neuromythes¹.

Dans cette énumération, ne faut-il pas faire une place à la philosophie ?

Ce n'est pas elle que je cite en premier car j'en suis sans doute moins proche mais elle est bien sûr indispensable. Simone de Beauvoir, qui publie *Le Deuxième sexe* en 1949, est essentielle. Depuis 1949, tout le monde se positionne par rapport à elle en France et dans le monde entier. Elle aura pourtant été traînée plus bas que terre, insultée avec autant de bassesse que l'a été Christiane Taubira quand elle a défendu la loi pour le mariage pour tous au Parlement. Qu'est-ce qui choquait donc autant ? Ce n'est pas le mot « deuxième », c'est le mot « sexe » !



Dans la France catholique d'alors la relation au corps et a fortiori au sexe est tout sauf simple. Simultanément, en Allemagne, pays protestant, le livre de Beauvoir est beaucoup mieux accueilli.

Mais Simone de Beauvoir n'est pas seulement philosophe. Elle est aussi écrivaine et pour ce livre elle se fera historienne, archéologue des savoirs et je m'aperçois que je cite plus volontiers les philosophes qui sont à la croisée d'autres disciplines, qui sont en transit dans leurs pensées à multiples entrées.

C'est le cas de l'Américaine Judith Butler (*Trouble dans le genre*, 1990 aux États-Unis, 2005 en France), qui est également comparatiste ou de l'Anglo-Américaine Carole Pateman, qui est également politologue. Son livre, *Le Contrat sexuel* (1998 aux États-Unis, 2010 en France), dresse un constat terrifiant. Elle y remplace le contrat social par un contrat sexuel façonné par des rapports de forces particulièrement déséquilibrés.

Travailler sur les stéréotypes c'est donc entrecroiser beaucoup de savoirs ?

S'arrêter à la notion de savoirs serait une erreur. Cela laisserait de côté la littérature. Ignorer *King Kong théorie* de Virginie Despentes (2006) serait insensé, elle qui écrit depuis son corps, un corps qui a tout enduré. Sa première page est un coup de poing et elle est une intellectuelle qui nous est infiniment précieuse par ses sujets, ses personnages, sa langue.

L'année passée j'ai lu Martin Winckler (*L'École des soignantes*, qui se passe en 2039 dans un centre hospitalier holistique qui pratique une approche féministe et inclusive des soins avec Hannah, garçon, qui a grandi entre deux mères) et Emmanuelle Bayamack-Tam (« Arcadie », où une femme n'est plus tout à fait sûre d'en être une et explore cet incertain). Ce ne sont pas les seuls titres à mettre en avant, loin s'en faut, mais il me semble que nous avons tout à gagner à fréquenter assidûment les œuvres des artistes contemporain·e·s qui se saisissent des questions des corps, des sexes et sexualités, voire du sexisme : ils et elles parlent de nous !

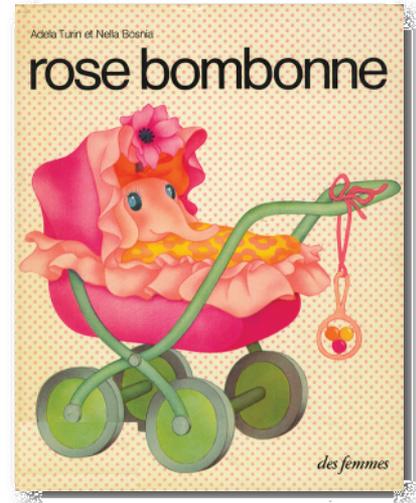
Mais il y a aussi les politiques publiques conduites à différents niveaux – local, régional, national, européen, mondial. J'ai découvert assez récemment que certain·e·s géographes (comme Yves Raibaud à Bordeaux) et urbanistes réfléchissent au caractère androcentré des villes et se demandent comment faire pour que les espaces urbains de demain, « slows » et écologiques, servent mieux les modes de vie, d'activités et de déplacement des femmes. Ce savoir géographique est donc tout à fait intéressant et utile.

Intéressantes et nécessaires aussi sont et seront les connaissances sur la psyché humaine, à condition de ne pas les mettre au seul service de la mâle puissance. C'est pourquoi je me félicite de la remise en cause de la psychanalyse freudienne. Freud a fait un bien fou en portant attention à l'enfant entre autres, mais sur les femmes c'est un désastre. L'envie du pénis, si importante dans sa



←
Agnès Rosenstiehl : *Les Filles*,
réédité par La Ville brûle en 2019.

→
Adela Turin et Nella Bosnia : *Rose
bombonne*, Éditions des femmes,
1975 (Du côté des petites filles).



théorie, nous a ruinées pendant un siècle ! L'exprimer ainsi est violent, mais quand durant une partie de votre enfance, parce que vous jouez au football avec vos copains, l'on vous traite de « garçon manqué », avouez que c'est *a minima* blessant : que manquerait-il ? Ce bout de corps qui nous empêcherait d'être reconnue comme un être complet et réussi ? C'est un peu court et simpliste, non ?

Tout le monde est dans le coup, il faut juste sortir de sa discipline pour comprendre que l'horizon s'élargit et que le lien de soi aux autres y trouve un réel progrès. Mon territoire théorique minuscule au départ est aujourd'hui d'une amplitude incroyable.

Pour autant, la carte géopolitique du monde nous dit à chaque instant que rien n'est gagné. Les Noirs sont plus assassinés que les Blancs, les femmes que les hommes – et il nous faut même un mot pour ça et bien des hommes se sont tordu le nez quand il est devenu enfin ou hélas indispensable de l'inventer, ce mot de « féminicide ».

Pour ce qui est de votre « minuscule territoire théorique », celui de la question des représentations en littérature de jeunesse, quels jalons retiendriez-vous ?

J'en retiens trois.

En 1973 en Italie et en 1974 en France (aux Éditions des femmes), la pédagogue italienne Elena Gianini Belotti publie *Du côté des petites filles*. Elle y

étudie l'influence des conditionnements sociaux dans la construction des filles.

Le travail de thèse de doctorat d'Hélène Montardre sur *L'Image des personnages féminins dans la littérature de jeunesse française contemporaine de 1975 à 1995*, soutenue en 1999.

Et bien sûr les premiers livres de Christian Bruel : *Histoire de Julie qui avait une ombre de garçon* (1976, avec Anne Galland et illustré par Anne Bozellec) et *Qui pleure ?* (1977, illustré par Anne Bozellec) qui montre un petit garçon en larmes.

LE PERSONNAGE, HÉRAUT DE L'ARCHÉTYPE

Archétype ou contre-archétype, un personnage est dessiné par celui ou celle qui l'invente pour tenir un rôle. Dès lors, peut-il échapper à la notion de stéréotype ?

La question porte en elle-même sa propre réponse. Tout dépend de celui ou de celle qui crée ces personnages. Il est difficile, voire impossible, d'échapper à son environnement, sa culture, son inconscient. L'intériorisation des stéréotypes dont nous avons parlé joue ici un rôle majeur. Difficile pour un personnage en tant que production esthétique d'échapper au système de pensée de son créateur ou de sa créatrice.

La question du stéréotype ne se déplace-t-elle pas alors vers la question du regard que l'on pose sur lui? Y aurait-il des stéréotypes autorisés et d'autres qui ne le sont pas? Le cinéma et la littérature regorgent de paysans taiseux par exemple, comme si un paysan ne pouvait pas être bavard.

Les deux posent problème à mon avis. Une pensée stéréotypée fonctionne avec des pré-jugés, des jugements posés au préalable. Cela, déjà, c'est réducteur pour la pensée. Cela me fait penser à un livre de Charles Dantzig, *Traité des gestes* (Grasset 2017). « Nous cachons des gestes selon une convenance générale décidée par la majorité » écrit-il. Si l'on n'obéit pas à ces codes (y compris ceux du langage), on se retrouve en décalage, refoulé dans les marges. Si nous ne parvenons pas à sortir de ces codifications, c'est embêtant. Et si le regard posé sur ce stéréotype est consentant, cela aussi c'est problématique. C'est le regard critique du lecteur ou de la lectrice qui doit introduire de la discordance dans cette obéissance aux stéréotypes proposés, consciemment ou non, par les créateurs et créatrices.

Ensuite, y a-t-il des stéréotypes autorisés, acceptables et d'autres qui ne le seraient pas?

Mais autorisé ou interdit par qui? Par la loi? Celle de 1949, dans son article 2, interdit les préjugés ethniques ou sexistes. C'est en tout cas la formulation retenue par le législateur lors de la révision de la loi en mai 2011. Quelques mois plus tard, la rédaction est à nouveau changée : « les contenus qui présentent un danger pour la jeunesse en raison de son caractère pornographique ou lorsqu'il est susceptible d'inciter à la discrimination ou à la haine. » C'est cette limite qui s'impose à tous mais comment fait-on pour mesurer le danger? La loi n'a pas le moyen d'aller au-delà. C'est donc à la maison, à l'école et dans tous les espaces de socialisation que ce travail d'analyse des préjugés doit être conduit par chacun. Les alertes qui nous parviennent sur les violences et préjugés sexistes dans les collèges et les lycées sont d'ailleurs très alarmantes (cf. *Mixité et violence ordinaire au collège et au lycée* de Patricia Mercader et al., Toulouse, Érès, 2016). L'enseignante que je suis est désespérée par ce constat.

Rapprochons-nous de la culture infantile, qui est votre sujet d'étude. La diriez-vous plus exposée à la question des stéréotypes?

Il se peut qu'elle le soit car elle recourt souvent à des schémas narratifs moins complexes. Or la vie, par définition, est faite de complexités, voire d'absurdités. Si la création n'envisage pas cette complexité, elle court le risque de la simplification et donc de la stéréotypie. On sait qu'un jeune enfant n'est pas toujours capable de classer et hiérarchiser toutes les informations, c'est ce qu'il apprend à faire pour devenir lecteur ou lectrice, spectateur ou spectatrice. Cela s'apprend mais cela demande du temps et de la répétition. Je prends un exemple. Que retiendra un enfant qui découvre dans une histoire une femme pompière à la peau noire? Que c'est une femme, une Noire ou une pompière? Je ne le sais pas parce que je ne suis pas dans sa tête. Ce que je sais, c'est que diversifier toutes les représentations ne fera jamais de mal. Or on a sous les yeux de multiples exemples de livres qui véhiculent des stéréotypes terriblement réducteurs et répétitifs, par exemple où le pompier ne sera jamais ni femme, ni noir-e... Je trouve plutôt drôle un titre comme *On a chopé la puberté* (Milan, 2018, chroniqué dans notre numéro 300) et ce qui s'y passe ici et là, mais beaucoup moins drôle que le seul « Test pour rire » un peu psychologique porte sur « Quelle chouineuse es-tu? » (p.54-55) qui genre un trait de caractère supposé féminin ou que ne soit jamais envisagée l'hypothèse que ce « tu » tombe amoureuse d'une fille ou encore que la puberté soit réduite ou presque à une affaire corporelle (ce qu'elle est, mais pas seulement)¹. Réduction, stéréotype... quand vous nous tenez!

Votre travail passe au crible la production éditoriale. Néanmoins la littérature est un territoire démocratique: on peut écrire ce que l'on veut (dans le respect de la loi, nous l'avons vu) et on peut aussi lire ce que l'on veut. Martine a le droit d'exister et personne n'est obligé de la lire. Le politiquement correct ne va-t-il pas à l'encontre de la liberté du créateur?

Qu'est-ce que l'on entend par politiquement correct en France aujourd'hui? Je pense que cela signifie qu'il ne faut pas choquer. Mais ne pas choquer qui? Les parents et les médiateur-trice-s qui achètent les livres, les enfants dont on se fait

une représentation plus ou moins fantasmée? Sans doute. Si l'on regarde l'histoire récente, on s'aperçoit que ce n'est pas tant la loi de 1949, seule habilitée pourtant à définir les limites à ne pas dépasser, que certains lobbies qui freinent la liberté des créateurs et créatrices. Ce qui entraîne parfois des pratiques d'autocensure, y compris à l'intérieur des maisons d'édition où l'on craint que tel ouvrage dérange au point que tel lobby exigerait son retrait (ce qui a eu lieu pour *On a chopé la puberté...*). L'éditeur ou l'éditrice engage de l'argent mais jusqu'où aller, s'il ou elle pense qu'un groupe fera pression au point d'obtenir le retrait du livre? À mon avis, le politiquement correct n'a pas sa place dans les arts, quels qu'ils soient et quel que soit le public destinataire. Seul importe l'engagement esthétique et éditorial, respectueux du cadre législatif mais vecteur de création.

Quand on crée une œuvre, on la fixe dans le temps. Le regard critique sur les représentations, lui, est en perpétuelle évolution. De cette confrontation, peu de classiques sortent vivants...

On ne peut pas reprocher à un ou une auteur·e, quel qu'il·elle soit, de ne pas avoir été féministe, antiraciste, antispéciste et tout ce que l'on veut avant que ces questions soient apparues dans l'espace social. Pour autant, un créateur ou une créatrice dont le métier consiste à inventer des histoires pour ses contemporain·e·s à partir d'un espace-temps donné, sans se saisir des interrogations qui sont à l'œuvre autour de lui ou d'elle, c'est à mes yeux autrement plus embêtant. On n'interdira pas une œuvre qui paraît en décalage, mais on fera confiance aux jeunes lecteurs et lectrices pour qu'ils et elles fassent le tri et apprennent à le faire. Les enfants lisent des histoires qui les intéressent, parce qu'ils et elles y trouvent quelque chose qui les intéresse. Quoi? Nous n'en savons pas grand-chose au fond. C'est simple : faire confiance aux enfants et faire en sorte que les propositions qui leur sont faites soient diverses, diverses, diverses. Je viens de lire *La Fille de Vercingétorix*, le nouvel Astérix. Une fille, enfin, même si c'est une fille de... Si je chausse mes lunettes d'analyste des représentations féminines, cela ne fait pas mon affaire. Sauf que j'ai beaucoup ri et que je n'ai pas honte du plaisir que j'ai eu.

Le rire d'ailleurs, ne pousse-t-il pas à forcer encore plus les traits?...

Dans l'intéressant rapport *1^{er} état des lieux du sexisme en France* publié par le Haut Conseil à l'égalité entre les femmes et les hommes en janvier 2019 (c'est donc tout récent), une longue partie est consacrée au sexisme comme moteur central de l'humour et de l'injure. Nous y apprenons qu'humour et sexisme ont toujours fait bon ménage en France, que la satire des femmes, grand classique, a été plus que tolérée parce que notre société, normée par une masculinité dominante, a longtemps placé la femme comme un objet de rire et non comme un sujet du rire. D'ailleurs les humoristes sont majoritairement des hommes et on rit rarement des hommes blancs, hétérosexuels et riches.

L'enquête précise encore que le rire, qui est un puissant fédérateur, est toujours inscrit dans un contexte social et crée un espace de connivence : on rit des dominé·e·s avec les dominant·e·s. On rit contre un groupe et avec le groupe opposé. L'humour sexiste renforce très clairement les stéréotypes, contribue aux inégalités, favorise l'entre-soi masculin et dévalorise l'image que les femmes ont d'elles-mêmes. Idem pour les personnes noires, idem pour les personnes handicapées. L'humour est nécessaire, à l'enfant plus encore, et il reste à étudier ce qui provoque le rire des enfants dans la littérature de jeunesse. Mais le rire est une chose trop sérieuse pour qu'on le laisse entre des mains indelicates : il faut toujours réfléchir au détriment de quoi ou de qui se fait le rire et aider l'enfant à comprendre ce qui se joue là.

CONTRE-ATTAQUES

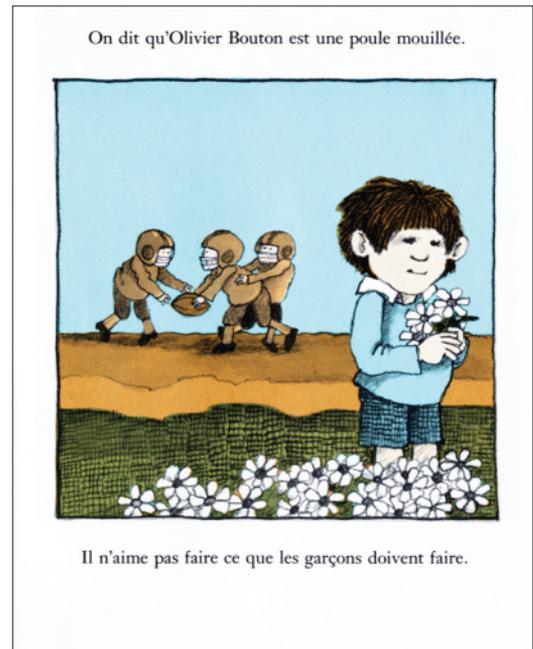
Face au stéréotype, on peut adopter une stratégie de contre-stéréotype. Est-ce littérairement et socialement intéressant?

La force terrible des stéréotypes vient de ce qu'ils ont une longue histoire, ils nous façonnent depuis longtemps. On apprend depuis toujours que c'est Ève la fautive, alors que l'on a relégué soigneusement le personnage de Lilith, la première femme d'Adam qui a refusé la soumission. On a été pétri par ce système pendant tellement longtemps que je formule l'hypothèse qu'il faut attaquer ces stéréotypes symboliques et littéraires avec des armes



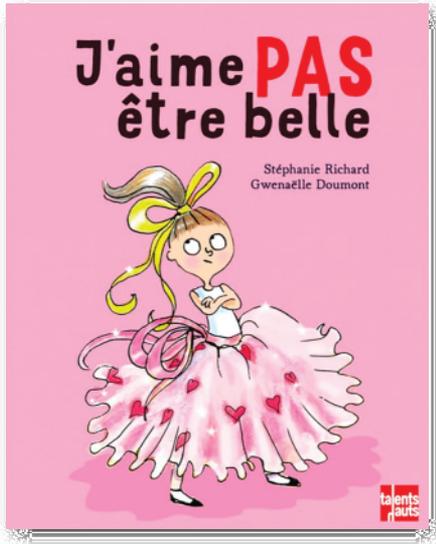
↑
L'Égalité filles garçons pas bêtes, ill. Pascal Lemaître, Bayard Jeunesse, 2019.

↗
Tomie de Paola : *Olivier Bouton est une poule mouillée*, Centurion, 1979.



↓
Rémi Courgeon : *Brindille*, Milan, 2012.





↑
Ilya Green: Strongboy, le tee-shirt de pouvoir,
Didier Jeunesse, 2007.

efficaces. Prendre le contre-pied, ce qui est excessif par définition, permet de susciter une réaction, un électrochoc, d'attirer l'attention. Si le stéréotype est scandaleux, le contre-stéréotype l'est tout autant, mais il dessine en creux le portrait de son détestable contraire. L'intérêt du contre-stéréotype est de pointer le stéréotype, de le porter à notre connaissance, de provoquer des réactions et de faire naître des discussions.

À ce titre, l'aventure de la maison Talents Hauts est vraiment intéressante. Il n'y avait plus personne dans la place depuis les Éditions des femmes. Cette maison a été très attaquée mais pourquoi au fond? Parce qu'elle appuyait là où ça faisait mal et beaucoup par des éditeurs qui considéraient qu'une œuvre militante n'était pas tout à fait une œuvre. Il y a pourtant des nécessités historiques de chausser des lunettes militantes pour mieux voir.

Vous mettez le doigt sur une question délicate: la nécessité esthétique de l'œuvre ou la nécessité du combat?

Si la littérature de jeunesse n'avait qu'un intérêt littéraire, ça se saurait. Limiter la littérature, toute la littérature, à un seul intérêt esthétique, est une vision intellectuelle dont le lectorat n'a, la plupart

du temps, rien à fiche. On a des siècles d'invisibilité et de domination à rattraper et ce qui est à l'œuvre aujourd'hui, c'est une révolution. Et je ne parle pas que des femmes, je parle aussi des minorités ethnoraciales et des invisibles (parce qu'invisibilisé·e·s) que l'on peut énumérer, comme l'a fait Virginie Despentes dans sa première page de *King Kong théorie*. Et une révolution sans casse, ça n'existe pas. Pour dire aux dominants qu'ils ne sont pas seuls au monde et qu'il est temps de regarder la biodiversité humaine; il y a une nécessité historique à sacrément forcer le trait et à sacrément forcer le mot.

Il n'y a pas une «grande» littérature d'un côté (et il faudrait m'expliquer ce que c'est) et une littérature au rabais de l'autre. Quand ils et elles s'emparent d'un livre, les jeunes cherchent-ils-elles de la littérature? Ne cherchent-ils-elles pas plutôt des histoires qui leur plaisent? C'est notre métier à nous, critiques et enseignant·e·s, d'analyser l'intérêt littéraire de ces œuvres. Mais un livre peut être intéressant d'un autre point de vue que littéraire. Je vais prendre un exemple personnel (ainsi, le «savoir», tout relatif, sera situé!): si j'ai aimé *Martine petite maman*, ce n'est pas pour son style littéraire, mais parce que j'aurais juste voulu être comme elle, je l'enviais d'avoir un frère

et de bénéficier de la confiance parentale pour s'en occuper. Dans ce cas comme dans d'autres, nous trouvons des intérêts de lecture ou d'écoute en dehors de ou à côté de la littérature à proprement parler. La position du contrepied est dans l'excès, mais un excès qui sert les êtres humains n'est-il pas aussi intéressant qu'une prouesse esthétique stéréotypée? Les enjeux de la littérature sont multiples et infiniment complexes : affectifs (rappelez-vous la lecture maternelle dans *Les Mots* de Sartre), sociétaux, politiques, du côté de la détenté, du lâcher-prise... Arrêtons avec cette pression exclusive du littéraire!

De multiples signaux nous laissent à penser que nous sommes dans une période bouillonnante, et les savoirs situés jouent un rôle de premier plan dans ce bouillonnement. Apparaissent très clairement les deux piliers du combat contre les stéréotypes : le racisme et le sexisme. Apparaissent aussi de multiples convergences, ce que l'on appelle l'intersectionnalité (l'afroféminisme par exemple). Comment ces convergences impactent-elles votre travail et votre réflexion?

Ce sont souvent mes lectures qui me font redéfinir la trajectoire de mon travail. Je dois avouer que l'intersectionnalité est apparue assez tardivement dans mon champ de vision. Ce que je sais depuis plus longtemps, c'est que notre époque se déroule sous le signe des croisements et des intersections dans bien des domaines. Est-ce un hasard si les Gilets jaunes se sont réunis d'abord sur les carrefours? Le dernier livre du philosophe Paul B. Preciado, *Un appartement sur Uranus*, a pour sous-titre *Chronique de la traversée*. Dans son introduction, l'auteur (qui est né femme) se présente comme étant au carrefour, précisant que le croisement est pour lui le seul endroit qui existe. À quoi, dans sa préface, Virginie Despentes ajoute que nous sommes dans une transition constante parce que le mouvement c'est la vie. Théoriquement, toutes les liaisons qui se font entre les savoirs sont très fortes. Il faudra cependant regarder avec une grande attention comment les chercheur·e·s et les essayistes s'emparent de ces intersections pour ne pas revenir en arrière en recréant ces bipolarités hiérarchisées dont nous cherchons à sortir : masculin/féminin, Blanc/Noir, riche/pauvre, etc. Il

faut aussi que cette nouvelle façon de penser se traduise en actes, notamment politiques. C'est ça, l'enjeu.

Cela revient à poser la question du thermomètre et de la maladie. La littérature est d'une certaine façon un thermomètre ; faut-il donc lutter pour que la maman de Petit Ours brun travaille ou pour que le travail des femmes soit rémunéré et reconnu à sa juste valeur?

Moi qui me suis beaucoup énervée sur Petit Ours brun, j'en arrive à me dire que ce n'est peut-être pas si mal qu'elle ne travaille pas! Je m'explique : quand les féministes ont revendiqué le droit au travail, elles n'ont pas vu venir qu'elles seraient moins payées que les hommes et qu'en plus elles devraient quand même « se taper » une deuxième journée de travail le soir à la maison, et cette fois pas rémunérée du tout. Plus sérieusement, oui, il faut exiger la parité dans les salaires dans la vraie vie autant que dans les livres. Cela s'appelle être citoyen·ne.

Je serais mal inspirée, ici, de sous-estimer l'importance des livres pour la jeunesse. Néanmoins ont-ils vraiment la puissance que vous semblez leur attribuer? Le petit lecteur de Fifi et le petit lecteur de Martine sont-ils condamnés à devenir des adultes différents?

De quel·le·s lecteurs et lectrices parlons-nous? Fifi est découverte par les enfants en Suède en 1949, soit entre la première (1870/1920) et la deuxième (1968/1980) vagues du féminisme. Mais Astrid Lindgren n'écrit pas un ouvrage féministe. Elle écrit avant tout les aventures d'une enfant qui a des pouvoirs (et non pas du pouvoir!). Les féministes suédoises qui ont analysé ce texte y ont trouvé aussi beaucoup de stéréotypes. En revanche, dans les années qui ont suivi, il y a eu une série télévisée qui a duré des années et des années et c'est elle qui a fait bouger les lignes en se mettant au diapason des évolutions sociétales suédoises. Aujourd'hui, Fifi est devenue une icône du féminisme scandinave et européen mais on ne peut pas dire que c'est Astrid Lindgren seule qui a posé ça en 1949. Un·e écrivain·e écrit avec son temps, mais certain·e·s sont en avance sur le leur, ou écrivent contre leur temps. Ségur, en



dessinateur. dessinatrice



gendarme. gendarme



banquier. banquière



pompière. pompier

↑
Elisa Géhin : Dans le détail,
Les Fourmis rouges, 2017.

plein Second Empire, quarante ans avant Freud, invente une petite fille qui, grâce à la parole, se souvient des traumatismes de ses premières années. C'est d'une modernité qui balaye tout le reste, non ?

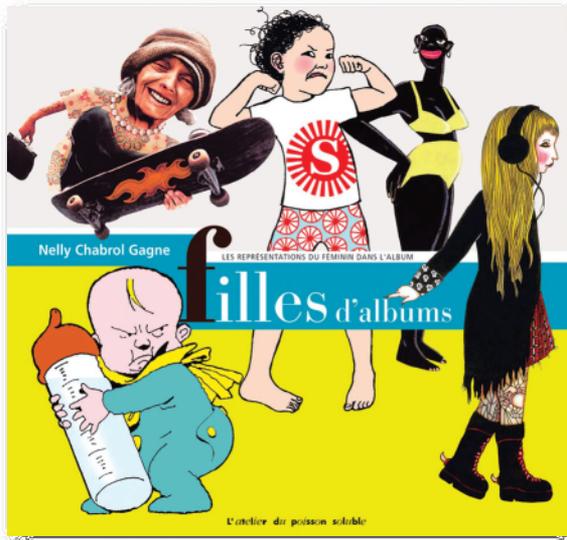
Un·e enfant prend ce qu'il ou elle a envie de prendre dans une lecture et bien futé·e qui serait capable d'en savoir plus. On lit entre les lignes quel que soit son âge et on n'a pas tellement envie d'en rendre compte, qui que l'on soit et quelle que soit la lecture. En France, on a un rapport tellement sacré à la lecture qu'en interview le moindre homme, la moindre femme politique ou comédien·ne s'applique à donner une image parfaitement académique du lecteur ou de la lectrice qu'il ou elle abrite. Efficace façon d'exclure de tout projet de lecture celui ou celle qui ne peut pas se vanter des lectures reconnues par l'institution. Si je vous dis que je collectionne les *James Bond*, je me tire une balle dans le pied. Et pourtant, je collectionne vraiment les *James Bond*.

Cela pourrait faire une belle conclusion! Mais avant de clore cet entretien, je voudrais que nous parlions des querelles qui se déploient autour de la langue, féminisation des fonctions et langue inclusive en tête – et qui ne sont pas sans agiter notre propre rédaction! Selon vous, est-ce une guerre cosmétique ou un enjeu crucial?

Voilà une question qui m'intéresse au plus haut point. La question de la langue est fondamentale. Elle est nécessaire. Aujourd'hui, j'utilise la langue inclusive à l'écrit et à l'oral pour et avec mes étudiants et mes étudiantes, mais je ne leur en fais pas la déclaration solennelle : c'est comme ça, c'est

tout. Il se trouve que les étudiant·e·s font de même quand ils ou elles prennent la parole et me rendent leurs travaux écrits. La porte est ouverte aussi à ceux et celles qui me demanderont de ne pas les désigner par leur sexe de naissance. C'est comme cela que les jeunes me bousculent. C'est une évidence mais il n'est pas inutile de le rappeler ici : notre langue française a été masculinisée par le pouvoir masculin et patriarcal au XVII^e siècle, ce qui n'est pas si lointain ; c'est le grammairien Claude Favre de Vaugelas (1585-1670) qui a imposé ces règles déséquilibrées. C'est à ce moment-là que l'on a décrété que le masculin l'emportait sur le féminin et qu'il avait vocation à être universel. Maintenant, on change de point de vue en disant qu'il est... neutre! C'est une imposture de la pensée. Les hommes toléreraient-ils un monde matriarcal où une grammairienne aurait décidé que le féminin devait l'emporter sur le masculin? On aurait dit à Charles Perrault « Monsieur l'académicienne Charles Perrault ». La langue est une construction et il n'y a absolument rien de naturel dans cette affaire-là. Si elle ne sert pas équitablement l'humanité entière, c'est une bonne et solide raison pour la réformer. Ce que la pensée fait, la pensée peut le défaire.

Ensuite, et ce n'est pas rien, la langue structure la psyché et ce qui n'est pas nommé n'existe pas. Comment une fillette (que l'on traitera au passage de garçon manqué) peut s'envisager pompière si seul le mot pompier existe? C'est un enjeu majeur, d'autant plus que la langue est le matériau principal de mon travail d'enseignante-chercheuse.



↑
Nelly Chabrol Gagne: *Filles d'albums*,
L'atelier du poisson soluble, 2011.

Heureusement, ça bouge. Mais ça ratiocine aussi : que ce tiret est vilain, que ce point médian agace, et « autrice », que c'est moche, dans « écrivaine » on entend « vaine »... L'important c'est d'avancer en cherchant la meilleure solution pour tout le monde : hommes, femmes et tous ceux et toutes celles qui ne se reconnaissent pas dans cette partition binaire du monde. Les meilleures solutions apparaîtront par la pratique de ces nouveaux usages. C'est bien ainsi qu'une langue évolue, par les gens qui la parlent. À ce sujet je ne saurais que trop vous conseiller la lecture de l'historienne Éliane Viennot, qui non seulement a écrit une monumentale histoire de la loi salique (*La France, les femmes et le pouvoir. L'invention de la loi salique (v^e-xvi^e siècle)* chez Perrin en 2006) mais encore le petit essai *Non, le masculin ne l'emporte pas sur le féminin. Petite histoire des résistances de la langue française* (éditions iXe, 2014), où l'on en apprend de belles sur la « virilisation » de notre langue.

Inclusif, c'est un joli mot pour dire la réparation d'une longue domination d'une moitié de l'humanité sur l'autre. « Ce n'est pas pour changer la société que le langage existe : il existe précisément parce que la société a déjà changé et que le langage actuel n'est plus assez précis pour le dé-

crire », dit la chercheuse argentine Karina Galperin (*Le Monde*, 11 octobre 2019) à propos de la langue espagnole qui se pose les mêmes questions. J'ai besoin de me dire maîtresse de conférence. C'est ce mot et lui seul, et non « maître », qui représente ce que je suis d'un point de vue professionnel.

C'est entre autres parce que les Presses universitaires récusent trop souvent la langue inclusive que mon livre *Filles d'albums* a paru aux éditions de L'atelier du poisson soluble. C'est une condition que j'ai posée à Olivier Belhomme, l'un des deux éditeurs : ce sera écrit au « je » car c'est moi qui pense et que le « nous » universitaire de majesté me semble d'une caducité achevée et ce sera en écriture inclusive (en 2011 j'ai utilisé le tiret, aujourd'hui ce serait un point médian). Ça a été un casse-tête pour lui et son équipe et je les en remercie infiniment. De toute façon, le mouvement est lancé, à chacun·e de décider s'il·elle veut être dans ou à côté de l'Histoire. La langue est faite pour que l'on s'empare d'elle et par les auteur·e·s plus encore que par quiconque. ●

Propos recueillis le 25 octobre 2019 par Marie Lallouet

1. Voir ses ouvrages publiés au Pommier dans la collection « Les Petites Pommes du Savoir ».

↓
Christian Bruel, ill. Anne Bozellec:
Histoire de Julie qui avait une ombre de garçon, Thierry Magnier, 2014.

